

Désir de l'analyste, désir du mathématicien¹

Vous êtes-vous sérieusement posé la question, c'est-à-dire en l'ayant fatiguée, labourée telle une terre aride, remise cent fois sur le métier, de savoir pourquoi Lacan s'est autant risqué sur les pentes abruptes des mathématiques, à les inscrire avec une telle insistance dans le discours analytique ? Non seulement, il s'y est risqué mais en plus il y a entraîné pas mal de monde. Et ce, malgré le fait que « les mathématiques, ça fait peur », comme le disait Martin Andler, le mathématicien que j'avais invité l'an dernier à l'École, pour le cycle sur le réel en psychanalyse et dans les sciences. Ça fait tellement peur, que bien souvent on s'y arrête au seuil du minimum scolaire, l'inhibition venant là faire barrage, et il arrive parfois que celle-ci s'installe durablement.

Il y a de nombreuses manières d'aborder cette question ; je distinguerai, pour ma part, le rapport de Lacan aux mathématiques de celui de Lacan aux mathématiciens. Le premier n'étant pas homologue au second.

La première réponse que l'on peut donner à cette question et qui me paraît être la plus immédiate et aussi la plus simple concerne la notion de « structure ». Qui parle de « structure » parle d'abord de structures mathématiques comme l'avait montré André Weil² dans son article « Sur l'étude algébrique de certains types de lois du mariage » paru en 1949 comme appendice à la première partie des *Structures élémentaires de la parenté* de Claude Lévi-Strauss. Dans cet article, qui ne fit pas tant de bruit que ça au regard du texte qu'il accompagnait, André Weil a montré que les systèmes de parenté et d'alliance étudiés par Lévi-Strauss pouvaient être modélisés par des groupes finis simples, généralement commutatifs, tels que le groupe de Klein. Il est inutile de savoir ce qu'est un « groupe de Klein » pour comprendre qu'il s'agit d'un modèle de structure mathématique qui donnait là, à la thèse de Lévi-Strauss, une « garantie de rigueur » qu'aucune autre

¹ Communication présentée à l'EpSF le 3 décembre 2019, lors de la soirée consacrée aux « savoirs affines qui, de Freud à Lacan, ont instruit le savoir analytique ». Reprise d'une intervention faite au Colloque de l'EpSF « L'expérience du savoir », en 2010. Numéro hors-série des *Carnets*.

² Mathématicien français né en 1906 à Paris, mort à Princeton (New Jersey) en 1998. Membre fondateur du groupe Bourbaki (1935). André Weil est le frère de la philosophe Simone Weil.

discipline ne pouvait lui apporter. Cette notion de « rigueur » est pour Lacan une notion cardinale, si j'ose dire. Il y insiste dès le début de l'entretien qu'il eut avec Pierre Daix en 1966 pour la sortie de ses *Écrits* en affirmant à son interlocuteur qu'« il y a une logique dans son œuvre [de Freud] que, j'exprime, moi, par lettres et symboles³, avec une rigueur comparable aux expressions de la nouvelle logique mathématique avec Bourbaki⁴ ». On pourrait alors dire que le retour à Freud de Lacan serait une sorte de « formalisation » du texte freudien.

On peut aussi prendre cette question du rapport de Lacan aux mathématiques, en démontrant sa rigueur de pensée comme le fit Jean-Claude Milner dans *L'œuvre claire*⁵, ou encore ne pas se la poser et faire « des mathématiques⁶ lacaniennes ».

Je vais reprendre cette question par l'autre bord, celui que j'ai privilégié pour ce soir, c'est-à-dire par un bord qui va sans doute vous paraître un peu ambitieux, voire un peu présomptueux, mais comme le disait Francis Bacon : « Il ne faut jamais avoir peur d'être ridicule » ; par celui du « voisinage » – terme que j'utilise dans sa résonance topologique, c'est à dire avec les recouvrements qui conviennent – , que Lacan évoque dans ses *Écrits* et dans ses séminaires, de la proximité du « désir de l'analyste » et du « désir du mathématicien ». Mais que l'on ne s'y méprenne pas, quand Lacan parle du « désir du mathématicien », il ne parle pas de celui qui enseigne les mathématiques, il parle de celui qui les invente. De celui qui se confronte aux confins de « la mer glaciale » des théories et des antinomies logiques, celui pour qui ces apories, ces paradoxes ne sont qu'une question à résoudre et non pas un point d'arrêt et qui conduisent bien souvent au « drame subjectif⁷ ». C'est sans doute d'aller y voir au-delà de ce point de butée, au-delà de ce non-sens que le désir du mathématicien vient prendre son sens, tel un mot d'esprit. Lacan devait sans doute se méfier de cette expression, le « désir du mathématicien », car il ne l'a utilisée que très rarement. Mais ce n'est pas parce qu'il ne l'a que très peu utilisée qu'il n'en a pas parlé, au point d'en recommander « les méthodes » dans la formation des analystes, aux côtés de celles de la linguistique et celle de l'historien (Jacques Le Brun vient de nous en donner l'illustration) et ce « pour qu'une nouvelle génération de praticiens et de chercheurs recouvre le sens de l'expérience

³ On pourrait ajouter objets topologiques, graphes et diagrammes.

⁴ J. Lacan, « Entretien avec P. Daix », 26 novembre 1966, *Les lettres françaises* n° 1159.

⁵ J.-C. Milner, *L'œuvre claire*, Paris, Seuil, 1995.

⁶ Je ne peux pas m'empêcher de vous faire part de la coquille que j'ai faite en écrivant ces derniers mots, j'ai écrit des « mathémathiques lacaniennes ».

⁷ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 870.

freudienne et son moteur⁸ », dit-il dans « La chose freudienne ». Ce conseil il le réitérera en octobre 1967 à l'occasion d'une conférence à l'Hôpital Vinatier de Lyon ; « Ce serait déjà une pas mauvaise préparation que les psychanalystes fassent un peu de mathématiques. *Le sujet y est fluide et pur, nulle part accroché ou coincé*⁹. »

Ce sur quoi je me suis appuyé c'est ce passage bien connu de la Proposition de 1967, passage dans lequel Lacan, reprenant Freud, « [...] nous recommande d'aborder chaque cas nouveau comme si nous n'avions rien acquis de ses premiers déchiffrements¹⁰ ». Position difficile à tenir mais qui permet à chaque fois que s'ouvre une nouvelle page de la psychanalyse.

« Ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir.

Ce qu'il a à savoir, peut être tracé du même rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir¹¹. »

Ce que Lacan décrit là est autant la chaîne formalisée du calcul mathématique que, sans doute sans encore le savoir, une chaîne borroméenne. En effet, il suffit qu'une seule lettre manque, d'une seule erreur de calcul pour que la chaîne se défasse. De la même manière, il suffit qu'un seul dessus-dessous rate ou qu'un seul rond manque pour que la chaîne se défasse. Il fait, déjà, l'articulation entre la formalisation du calcul littéral avec la chaîne borroméenne.

« L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple. Qu'était-il d'eux, *avant* ? J'indique ici leur rapport au désir qui leur a donné consistance. Il est utile de penser à l'aventure d'un Cantor, aventure qui ne fut pas précisément gratuite, pour suggérer l'ordre, ne fût-il pas, lui, transfini, où le désir du psychanalyste se situe¹². » Gödel, Von Neumann, Grothendieck, dont je vais vous parler, auraient eu leur place dans ce Panthéon tragique des mathématiciens.

Remarquez que Lacan parle du désir de Cantor et non pas « du

⁸ J. Lacan, « La chose freudienne » dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 435. Conférence prononcée à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne. « C'est d'une initiation aux méthodes du linguiste, de l'historien et je dirai du mathématicien, qu'il doit être maintenant question pour qu'une nouvelle génération de praticiens et de chercheurs recouvre le sens de l'expérience freudienne et son moteur. »

⁹ J. Lacan, *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 59. Je souligne ces derniers mots.

¹⁰ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 249.

¹¹ *Ibid*, p. 249.

¹² *Id.*

mathématicien » ou de n'importe quel mathématicien car Cantor n'est pas n'importe quel mathématicien, il est celui qui a construit d'une manière universelle la théorie des ensembles et leur corrélat, une théorie des infinis et leur maniement. C'est purement et simplement un défi à Dieu ou plutôt à « la logique divine¹³ ». Il y a de quoi délirer et c'est d'ailleurs comme cela qu'il a terminé sa vie.

Cela donne donc l'occasion de débrouiller un peu cette question du « désir du mathématicien ». Peu de mathématiciens se sont aventurés dans ces questions ; c'est-à-dire d'en écrire quelque chose. Il y a eu Henri Poincaré qui a écrit ce très beau texte sur l'invention mathématique¹⁴, il y a les écrits et la correspondance de Gödel dont j'extrai cette phrase : « En mathématiques, la question est de découvrir ce que nous avons peut-être produit inconsciemment¹⁵ » qui aurait si bien convenu au Lacan des *Non-dupes errent* dans la foulée de son propos, « la logique c'est le plus beau recours de ce qu'il en est du savoir inconscient. À savoir de ce avec quoi nous nous guidons dans le pot au noir¹⁶ ». Il y a aussi les textes de Cantor, les autobiographies de Cardan, de Galilée, de Laurent Schwartz, et puis plus près de nous il y a le très long écrit – il fait 929 pages – d'Alexandre Grothendieck¹⁷ intitulé *Récoltes et semailles*¹⁸ qui a dû être écrit entre 1985 et 1986 dont je vais vous parler un peu et qui sera un point d'appui. C'est par ce biais que je vais aborder la question du désir de l'analyste.

Pour ceux qui ne connaissent pas Alexandre Grothendieck, c'est un mathématicien français dont on peut dire qu'il a été l'un des plus grands du XX^e siècle. Après sa thèse, au début des années 50, il devient très rapidement le spécialiste mondial de la théorie des espaces vectoriels topologiques et intègre aussitôt le groupe Bourbaki. De multiples fois médaillé, largement reconnu par la communauté internationale des mathématiciens, contrairement à Cantor, il finira sa vie reclus au fin fond des Pyrénées.

¹³ J. Lacan, *L'identification*, séance du 17 janvier 1962. (Inédit).

¹⁴ Henri Poincaré, « L'invention mathématique », in *Science et Méthode*, Paris, Flammarion, 1908 : « C'est l'acte dans lequel l'esprit humain semble le moins emprunter au monde extérieur, où il n'agit ou ne paraît agir que par lui-même et sur lui-même, de sorte qu'en étudiant le processus de la pensée géométrique, c'est ce qu'il y a de plus essentiel dans l'esprit humain que nous pouvons espérer atteindre. »

¹⁵ P. Cassou-Noguès, *Les démons de Gödel*, Paris, Seuil (Science Ouverte), 2007, p. 87.

¹⁶ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 12 février 1974. (Inédit.)

¹⁷ Berlin 1928 – Saint-Girons (Ariège), 2014.

¹⁸ A. Grothendieck, *Récoltes et Semailles, Réflexions et témoignage sur un passé de mathématicien*, Écrit non publié, consultable sur Internet à l'adresse https://www.quarante-deux.org/archives/klein/prefaces/Romans_1965-1969/Recoltes_et_semailles.pdf

Encore un mathématicien dont la vie s'est mal terminée.

Dans la partie centrale de son livre, si ce n'est qu'il y a, Grothendieck décrit avec plus ou moins d'habileté littéraire, en tout cas avec une jouissance évidente, ce qu'il nomme ses trois grandes passions : les mathématiques, les femmes et la méditation. Je vais laisser tomber la méditation qui n'arrive que très tard dans sa vie – peut-être n'a-t-il trouvé personne à qui parler – pour m'attacher aux deux premières : les mathématiques et les femmes. Il tisse tout au cours de ce texte une toile qui résonne de très près avec le « il n'y a pas de rapport sexuel qui s'écrive » de Lacan, au point que je me suis demandé si ce n'est pas ça qu'il cherchait justement à écrire dans les mille pages de son livre et dans les 65 000 d'écrits et de mathématiques qui furent trouvées dans la cabane dans laquelle il a fini sa vie.

Afin de vous épargner la lecture des passages que j'ai retenus, je souligne seulement quelques-uns des termes que Grothendieck utilise pour exprimer cette passion des mathématiques : « *j'ai connu la mathématique* », « *passion consumée* », « *passion fougueuse* », « *quand je lui donnais ma vie à dévorer* » (à cette passion), « *comme l'empreinte dans un amant de la femme qu'il aime* ». Ces termes ouvrent la voie à la deuxième de ses passions, « la quête de la femme ». « Si j'ai donné à cette passion [des mathématiques] une place aussi démesurée dans ma vie pendant longtemps, *c'est sûrement aussi, justement, parce qu'elle me permettait d'échapper à la connaissance du conflit et à la connaissance de moi-même*¹⁹ » ; il parle là du conflit amoureux. Ceci résonne assez bien avec ce que disait Lacan à Daniel Sibony dans un dialogue qui s'est tenu aux Journées sur les cartels de l'EFP²⁰. « Je serais assez porté à penser, dit Lacan, *que la mathématique est [pour le mathématicien] un symptôme, tout comme une femme*²¹. »

Il faut relire ce dialogue car il apprend beaucoup sur l'état d'esprit de Lacan sur cette question à ce moment-là, nous sommes en 1975 ; ces Journées étaient consacrées aux cartels et la dernière partie était intitulée « Du " plus une " et de la mathématique ». Je peux résumer très brièvement les échanges en deux points :

1. Pour les mathématiciens, la mathématique n'est pas un objet mais une personne. Ils « y croient » au sens du symptôme. C'est un symptôme tout comme une femme.

¹⁹ A. Grothendieck, *op. cit.*, p. 192.

²⁰ *Lettres de l'École freudienne* n° 18, avril 1975, publication hors commerce, pp. 248 à 259.

²¹ *Ibid.*, p. 257. Je souligne.

2. Comment le mathématicien peut-il se soutenir que d'une écriture même si elle n'est pas-toute (démonstration du côté de l'écriture, monstration du côté du scopique).

C'est la question qui se pose : qu'est-ce que le désir d'un « sujet fluide », « pur » et « nulle part accroché » ?

J'ajoute pour terminer, qu'il n'y a pas de « passe » dans la communauté des mathématiciens qui permettrait qu'on en sache un peu plus sur ce désir-là ; pour autant je serais assez de l'avis de Lacan parlant de ces grands mathématiciens qui ont « défié la logique divine » pour dire que ceux-ci « rencontraient, *non pas le vide de l'étendue du pas cartésien qui finalement [...] ne fait plus peur à personne [...] mais le vide de l'Autre*, lieu infiniment plus redoutable, puisqu'il y faut quelqu'un²² », soit le S de A barré ; au cœur du désir de l'analyste.

Concernant la communauté des analystes, Lacan l'a rêvée fonctionnant comme le groupe Bourbaki²³ tel qu'il le présente dans le n°1 de *Scilicet*²⁴, comme la « République des mathématiciens » ; je ne suis pas sûr que la République soit un mode d'organisation qui convienne aux analystes ; quant à celle des mathématiciens elle leur (aux analystes) imposerait trop de sacrifices.

²² J. Lacan, *L'identification*, leçon du 17 janvier 1962. (Inédit.) Je souligne.

²³ Bourbaki est le nom d'un groupe de mathématiciens, créé en 1935, qui s'était donné pour but d'établir des fondements solides aux mathématiques ; « Un modèle de fonctionnement désintéressé, mû par la seule nécessité de la compréhension, l'explication, la clarification, pour la beauté et la raison – *et la jubilation des mathématiques !* – sans aucune espèce de rétribution sous quelque forme que ce soit (l'appartenance à Bourbaki était secrète) », a écrit Michel Broué, ancien directeur de l'Institut Henri Poincaré.

²⁴ *Scilicet* n°1, p. 6 et *Scilicet* n°2/3, p. 400.